



LA COMTESSE D'ESSEX.

Lorsque la fortune de son mari est disparu dans des spéculations malheureuses la comtesse d'Essex, qui est d'origine américaine, se mit courageusement à l'œuvre et en peu de temps installa des appartements meublés élégamment dont le loyer lui assure depuis lors un joli revenu.

TEMPERATURE

Du 10 octobre 1901.

Table with weather forecast data for Buffalo, including temperature ranges and conditions.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VESTENT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO, TROUVENT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO CIRCULATION SU 354 U, 309 MAIN STREET.

Les Protestations

CONTRE LA -

Politique de Roosevelt.

Dans tous les pays, surtout dans les grandes démocraties comme la nôtre, un chef d'Etat ne peut être que l'on appelle un chef de parti, il doit être l'arbitre des différentes coteries, au contraire; il doit se placer au-dessus des querelles partiales, juger chacun impartialment selon ses œuvres et ses mérites, et ramener tous ses actes à cette unique préoccupation: l'intérêt du pays. C'est ainsi que M. Roosevelt entend

Nous nous sommes faits républicains parce que cela nous rapportait.

Du moment qu'il n'y a plus de profit à en tirer, nous nous trouvons lésés dans nos intérêts les plus légitimes. Mais nous protestons. De là les voyages qu'ils ont faits récemment à Washington pour exercer une pression sur le Président. De là, les lettres et télégrammes dont ils ont inondé la Maison Blanche. Reste à savoir si M. Roosevelt voudra bien les écouter et se laisser diriger par eux.

Nous avons la ferme confiance qu'il saura leur résister et maintenir le principe nettement établi par lui et auquel il doit en grande partie sa popularité: à savoir que la place n'a pas été créée pour l'homme, mais que c'est l'homme qui doit se montrer apte à la place et capable de la remplir.

La question en est là, tous les regards sont fixés maintenant sur la Maison Blanche. Le pays est dans l'attente. Il veut savoir si l'on continuera à suivre les détestables errements du passé ou si l'on va en revenir aux vrais principes de gouvernement. La bataille est engagée, nous saurons bientôt qui l'emportera.

Anecdote sur le président Roosevelt.

Le "Harper's Weekly" a raconté récemment sur l'enfance de M. Roosevelt une anecdote fort intéressante, mais dont nous ne garantissons pas l'authenticité. La voici en quelques mots: Le président Roosevelt, n'étant encore qu'un petit garçon bien sage et fort timide, se promenait un dimanche matin dans les rues de New York. Comme il passait devant une église presbytérienne à l'heure du culte, il s'aventura jusque dans le parvis et prêta l'oreille au sermon du pasteur.

Un portier s'avança et lui demanda s'il ne voulait pas entrer et prendre place parmi les fidèles. Mais le jeune Roosevelt refusa énergiquement l'invitation du sacristain et s'enfuit. Revenu dans la demeure paternelle, il raconta à sa mère, avec une émotion aussi vive que celle de son oncle de la fable, l'expédition qu'il venait d'accomplir et le grand péril auquel il avait échappé. Mais Mme Roosevelt eut quelque peine à comprendre de quoi il s'agissait. Elle ne pouvait croire qu'il y eût du danger pour un petit garçon bien sage à fréquenter la culte presbytérien. Comment? interrogea avec stupéur le petit Théodore Roosevelt, une maison où l'on peut être à tout instant assailli par "le zèle" n'est pas un endroit dangereux? — Mais qu'est-ce que "le zèle"? demanda Mme Roosevelt, et qu'entends-tu par là? — Je ne sais trop, balbutia le jeune garçon, mais ce doit être un monstre qui hante habituellement l'église. Le pasteur a lu dans la Bible un passage se rapportant à cet animal. Cette lecture m'a fort effrayé et je suis revenu tout courrant à la maison. Mme Roosevelt comprit et sourit; elle ouvrit sa Bible en feuilletant les pages et lut à son fils le passage où l'écrivain sacré parle du "zèle divin qui le dévore". Reconnaissais-tu ce texte? dit-elle à son fils. — Est-ce bien ce verset-là que le pasteur a préché? — Oh! oui, oh! oui! répondit le jeune Roosevelt encore tout tremblant.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Journalisme Yankee.

Le jour de l'assassinat de McKinley.

Une heure dans un journal de New York—Combinaison du dollar et de l'électricité.

Le "Matin," journal de Paris, raconte avec stupéfaction avec quelle rapidité la nouvelle de l'assassinat du président McKinley s'est répandue dans les Etats-Unis.

Qu'on dise après cela que l'on ne se préoccupe pas de l'autre côté de l'Atlantique de ce qui se fait de ce côté-ci. Nous conservons le texte intact.

Un des faits qui n'ont pas été les moins extraordinaires, lors de l'assassinat de McKinley, est la rapidité vertigineuse, fulgurante, avec laquelle le public américain a été tenu au courant. Une heure ne s'était pas écoulée depuis que les deux coups de revolver de Buffalo avaient retenti, que le dernier des commerçants et des "business men" de New-York et de Brooklyn connaissait, par la voie de la presse, le drame dans tous ses détails. S'il n'était pas quelque peu indécrot de se servir d'une expression sportive pour un événement aussi tragique, on pourrait dire qu'en cette journée lamentable, les journaux américains ont battu tous les records par la vitesse fantastique de leurs informations.

Le lecteur qui, dans un journal, ne voit guère que la façade, ne sait pas au prix de quels efforts, de quels actes d'énergie, de quels miracles d'activité on le tient parfois au courant, et c'est à ce titre que nous croyons devoir reproduire, telle qu'elle a été photographiée par un témoin oculaire et telle qu'elle vient d'être rapportée par un journal de Londres, la scène qui se produisit, le 6 septembre dernier, dans le plus grand des journaux du soir de New York.

Il était exactement quatre heures vingt-neuf du soir, et l'assistant-editor (rédacteur en chef adjoint) était en train d'écrire une lettre sur son bureau, lorsque le timbre du téléphone résonna.

—Allô! —Allô! Le président McKinley vient de recevoir deux coups de feu dans la poitrine à Buffalo et est mortellement blessé.

Le voix du rédacteur en chef adjoint trembla un peu, et sous la montachée blonde la lèvre devint pâle; mais avec un sang-froid remarquable il se reprit et questionna: —Qui êtes-vous? —La "Press Association"? —Est-ce tout ce que vous savez? —Absolument tout! —Bien, merci!

Le journaliste accrocha le récepteur et approcha un tube acoustique de sa bouche: sa voix était devenue claire et nette. Il ordonna: —Dites à la composition de préparer une manchette... "McKinley assassiné." C'étaient les plus gros... Encore la plus rouge... Voici texte: "Le président vient de recevoir deux coups de feu dans la poitrine à Buffalo. Il est mortellement blessé."

Sept minutes plus tard, exactement à quatre heures trente-six minutes du soir, deux cents "newsboys" se précipitaient par les rues avec que pile de numéros sous le bras, portant la manchette rouge et la dépêche bordée de noir.

Cependant, l'assistant-editor avait déjà fait appeler deux messagers et leur avait donné des ordres: l'un devait instantanément appeler le rédacteur en chef titulaire du journal; l'autre devait immédiatement quérir le propriétaire.

Le rédacteur en chef titulaire était à trois portes de là, chez un coiffeur, en train de se faire faire la barbe. Il est inutile de dire qu'il arriva avec une joue rasée et l'autre pas. Le propriétaire était à son club: six minutes plus tard, il descendait de "cab" devant le journal.

A coup de dollars. Le rédacteur en chef titulaire marcha droit au téléphone, sans même demander des détails complémentaires à son assistant. La sonnerie électrique résonna aussitôt.

—Allô! Donnez moi un journal de Buffalo, quelconque! Le premier libre!

—Allô! Vous êtes le "Buffalo Herald"? —Bien! Je vous donne cent dollars par minute de conversation. Dites-moi tout ce que vous savez.

Et, en même temps, il dictait: "C'est au Temple de la Musique que M. McKinley a été frappé... L'assassin tenait un mouchoir dans sa main gauche..."

Donné minutes après, à quatre heures quarante huit, une nouvelle édition sortait des bureaux du journal. Elle portait en exergue: "McKinley—Extra—No 3", donnait une demi-colonne de détails sur l'assassinat, le portrait du président et un plan de l'Exposition de Buffalo.

De son côté, le propriétaire du journal téléphonait: —Est-ce le directeur du "Railroad"? —Je suis le propriétaire du "News". Pouvez-vous me donner un train spécial pour Buffalo?... Dans combien de temps?... All right!

Et vingt-cinq minutes plus tard, un train spécial filait sur Buffalo, avec deux photographes, trois dessinateurs et cinq rédacteurs. L'un d'eux, le "descriptive reporter", un reporter chargé plus spécialement des descriptions, était en manches de chemise. L'ordre du départ l'avait, en effet, pris à l'improviste; il avait dû se jeter, sans perdre une seconde, dans un "cab" et n'avait pas même eu le temps de prendre sa veste qui était restée à un autre étage du journal.

Comme la foudre. Cependant l'extra No 4 avait déjà depuis beau temps remplacé l'extra No 3, et à cinq heures vingt-cinq, c'est à dire exactement une heure après que la terrible nouvelle avait été téléphonée au journal, l'extra No 5 était vendu dans la rue.

Il contenait "deux pages entières" de détails sur l'assassinat: à savoir une colonne de messages téléphoniques; une colonne de biographie; deux colonnes de portraits, plans et dessins; des interviews de sénateurs, gouverneurs, membres du corps diplomatique ou consulaire, hommes politiques, etc.; quinze listes de protestations, signées chacune d'une centaine de noms; deux ou trois cents dépêches ou messages de condoléances, d'indignation et de sympathie; les opinions médicales des deux ou trois plus grands

chirurgiens de New York; une colonne d'impressions générales; les réactions des principales valeurs du marché de Wall street, à la nouvelle du drame; une biographie de M. Roosevelt, successeur éventuel, etc., etc.

Et tout cela, encore une fois, s'est passé en l'espace de soixante minutes! Le témoin qui a assisté à cette effroyable trituration, à cette confection vertigineuse d'un grand organe affirme qu'il n'y a pas eu une seconde de désoir, que tout s'est passé sans un cri, sans une clamur, sans même ce brouhaha qui accompagne toute manifestation de l'activité humaine. Chacun était à son poste, et chacun, comme si une étincelle électrique l'avait subitement frappé, avait déployé centuplé son énergie intérieure: ce n'étaient plus des êtres humains c'étaient des machines tournant silencieusement avec la force de la vapeur.

Ce n'était plus du journalisme rapide: c'était du journalisme éclair!

La langue que parlent le Czar et l'Impératrice. Sait-on quelle est la langue que parlent couramment le Czar et l'Impératrice. Lorsqu'ils causent en particulier? C'est l'allemand, et la cause en est toute simple.

L'Impératrice Alexandra, avant son mariage n'avait aucune connaissance du russe. Elle ne commença à l'apprendre que le jour où elle fut fiancée à Nicolas. Mais, bien qu'à l'heure actuelle elle parle le russe correctement et avec facilité, malgré un fort accent germanique, elle n'aime pas employer d'autre langage que celui qu'elle parlait enfant, et l'Empereur respecte ses désirs dans l'intimité toutefois.

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE. "Money Mad" a été une nouveauté décevante pour la troupe Baldwin-McVillie au Grand Opera House. Aussi, la salle est comble presque tous les soirs. Le drame "Money Mad" sera suivi dimanche prochain de "Tennessee's Partner" pièce tirée d'un roman célèbre. On compte sur un grand succès qui sera accentué par la rentrée de Maurice Freeman qui, comme on le sait, est très aimé du parterre du Grand Opera House.

THEATRE CRESCENT. Il avait une très belle chambre, avant hier et hier soir au Crescent pour assister à la seconde pièce de la semaine, "Robert of Hantsau", que les artistes ont enlevée avec plus d'entrain encore que le Prisonnier de Zenda. Rien de plus naturel; le nouveau drame est plus émouvant en-core.

Samedi, première de "Little Minister", pièce qui semble avoir été écrite tout exprès pour un théâtre comme le Crescent.

THEATRE TULANE. "The Burgomaster" attire toujours la foule et surtout les applaudissements au Tulane. La pièce est si attrayante, la musique si agréable à entendre et les acteurs et les chanteurs, ont tant de talent! Salle comble donc jusqu'à dimanche soir, où doit faire ses débuts Miss Hilda Spone dans "Lady Huntworth's Experience" et "Wheels Within Wheels", deux nouveautés.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

La troupe d'Opéra de Maurice Grau. Arrivée de M. Edmunds. M. Ralph Edmunds, qui est chargé du service de la Presse de la troupe d'opéra que va bientôt nous amener M. Grau, est arrivé hier à la Nouvelle-Orléans et s'est installé à l'hôtel St Charles.

M. Edmunds est en route pour San Francisco, où la troupe jouera trois semaines après sa tournée dans les grandes villes du nord, de l'est et du sud.

La troupe d'opéra Métropolitaine qui nous amène M. Maurice Grau arrivera à la Nouvelle-Orléans le 11 octobre et y donnera, comme on sait, quatre représentations.

Comme le défilé alloué aux abonnés de l'Opéra de la rue Bourbon pour retenir leurs sièges a expiré hier, nous rappelons que la vente des places pour la série de représentations est maintenant ouverte au public; elle sera close le 19 octobre. Les billets seront délivrés au magasin de musique de Grunewald, rue du Canal, les 22 et 23 octobre.

La vente des places pour chaque représentation commencera le 23 au magasin de Grunewald.

L'ESPRIT DES AUTRES. Dans une ville d'eau: —Avez-vous présenté sa note au voyageur du 12? demande le patron de l'Hôtel du Grand-Parc à son garçon. —Oui, monsieur. —Cela me paraît impossible; je l'entends qui continue de chanter!

Pour éprouver la générosité de Bébé, son papa lui donne un gâteau, puis lui en demande la moitié. Bébé consent au partage et assiste avec stupeur à la disparition du morceau dans la bouche du papa. Il pleure.

Tu pleures?... Alors, pourquoi me l'as-tu donné? interroge le papa. —Je croyais, riposte Bébé saignant, que je croyais que c'était pour voir si j'ai bon cœur!

TROIS EDITIONS DISTINCTES. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$13.00. Un an | \$7.50. 6 mois | \$5.00. 3 mois | \$3.00. Un an | \$7.50. 6 mois | \$5.00. 3 mois | \$3.00.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an | \$1.00. 6 mois | \$0.50. 3 mois | \$0.25.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, les abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner envoient leur mandat.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par VRS SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

BATARDS!

Retrouver sa fille, savoir ce qu'on en avait fait! —Etait-ce impossible? Non.

Malgré les précautions prises, on pouvait toujours suivre une piste et arriver à un résultat. Si les efforts du père étaient impuissants, tant mieux!

S'il réussissait par hasard et qu'une explication eût lieu entre les deux ennemis, quelle joie pour lui de dire à cet homme qui lui avait fait tant de mal: —Je n'avais rien contre cette enfant, mais je vous haïs mortellement!... J'aurais pu la sauver et par avertissement pour vous je n'ai pas voulu!

Et brusquement ses pensées prirent un autre cours. —C'est atroce, pensa-t-il. Si Louise avait!

C'était là pour lui une vraie cause d'hésitation et de remords! Marie-Madeleine était sans aucun doute la fille de Pierre Broudi!

Mais elle était aussi celle de madame de Praysac.

Le marquis se répétait obstinément, dans un réveil de sa conscience: —Oui, c'est atroce et c'est lâche! Après tout, cette malheureuse n'a rien fait pour mériter une telle haine et elle en a déjà assez souffert!

Il se leva et fit quelques pas dans l'immense salon tout parfumé encore des odeurs légères qui flottent dans l'air après le

passage d'une troupe de jeunes et jolies demi-mondaines.

Il s'arrêta devant son portrait à vingt-cinq ans, dans la splendeur de sa jeunesse.

—Ce que j'étais! murmura-t-il.

Et se tournant vers une glace: —Ce que je suis! Misère! Et je fabriquais! N'est-ce pas là ce qui serait la vraie lâcheté!

Une pendule sonna trois heures.

Les domestiques s'étaient retirés.

Une profonde solitude régnait dans l'immense hôtel. Seul, le maître veillait egocore.

Il quitta le salon, et par l'escalier monumental il regagna sa chambre.

Et là encore, une voix de plus en plus faible lui répétait: —C'est atroce!... Louise pourrait savoir et alors... je de reproches et que lui répondrais-je... C'est sa fille!... Ne décidons rien encore... Demain nous verrons!... Ses derniers scrupules disparaissent aux premières lueurs du jour.

Et devant le portrait vivant et impérieux de la baronne d'Orvilliers qui semblait le toiser d'un oeil méprisant, il murmura: —Oui, ma tante, je t'ai promis... Je tiendrai ma parole!

XVI

COMPLICES!

Le vicomte Gaston de Rieux n'avait rien exagéré.

La bonne dame de Pleyber était furieuse contre lui.

Elle n'avait pas tort. D'abord, à la réception de la lettre de Marie-Madeleine, elle avait eu un mouvement de stupéur et presque d'irritation facile à comprendre.

Que signifiait ce brusque départ de la villa?

Pourquoi cette fuite précipitée sans explication préalable?

Quelle en était la cause? En présence d'une telle disparition, on pouvait tout supposer, tout soupçonner, tout croire.

La fugitive paraissait s'accuser elle-même, et en tout cas, n'était-ce pas une belle et bonne ingratitude de plonger une femme à qui elle devait tant dans les trames d'une mortelle inquiétude?

La pauvre comtesse avait attendu trois jours le retour de cette brebis égarée et la brebis n'était pas rentrée au bercail. Alors triste et découragée, elle était partie pour sa Bretagne après avoir déposé ses chagrins dans le sein d'une demi-douzaine de vieilles amies. Et là, elle avait réfléchi. Elle se dit quelle avait tort d'accuser Marie-Madeleine.

Elle avait appris en dix ans de vie commune à la connaître. Jamais enfant n'avait eu une telle franchise.

Jamais non plus une jeune fille n'avait montré plus de sentiments élevés, plus d'éloignement pour tout ce qui était sottise, mensonge ou lâcheté!

Enfin la comtesse était certaine d'un fait.

Marie-Madeleine l'aimait. Elle n'en pouvait douter. L'affection se trahit par mille détails qui se ressentent et ne s'analysent pas.

La malheureuse abandonnée ne pouvait pas démentir tout à coup la reconnaissance profonde, la respectueuse amitié, l'attachement si sincère dont elle lui avait donné tant de preuves.

Il fallait une cause à cette fuite, une raison à cette séparation! L'affaire avait remué, ou peut-être, l'antique mesure de Pleyber jusque dans ses fondements de granit.

Là on aimait Marie-Madeleine et on la connaissait!

Les domestiques ne se gênaient pas et chacun vint avec quelque incident resté dans ses souvenirs confirmer la vieille dame dans l'idée qu'elle avait déjà.

L'un avait rencontré dix fois l'entrepreneur Gaston dans les allées du parc ou du potager à la poursuite de la jeune fille.

L'autre avait entendu des mots malsonnants sortir de la

bouche du neveu, des sollicitations que la protégée de la tante repoussait avec la plus grande énergie.

C'était surtout le jardinier, un Breton de bonne souche, qui ne ménageait pas ses expressions. —Ah! ma Doué, si vous Paviez vu, madame la comtesse, vous l'auriez fait chasser à coups de fourche, cet être-là, sans le respect que je vous dois! Ça n'a pas de morale pour un soi!

Une troisième, la femme de confiance de la comtesse, avait vu une nuit le beau neveu frapper à la porte de la jeune fille.

La porte ne s'était pas ouverte et il avait été contraint de battre en retraite en grommelant une foule de menaces, et elle ajoutait:

—On ne va pas aux environs de minuit rôder aux portes des jeunes filles avec de bonnes intentions, dites; j'aurais prévenu madame, mais je savais qu'avec notre petite le grelin en serait pour ses frais! Et comme c'était le neveu de madame, j'aurais craint de faire de la peine à madame la comtesse.

De tous côtés les renseignements se confirmaient.

Et alors la châtelaine de Pleyber avait été obligée de conclure que la pauvre fille, obsédée de ces poursuites et ne voyant pas adoucir le vicomte près de sa tante, s'était retirée sans bruit et dignement.

Jusqu'au retour de Pleyber

qui prenait chaleureusement la défense de l'absente.

Elle, comblée d'une ingratitude ou de quelques fautes graves que ce fût, jamais il ne le pourrait croire.

Peu à peu la comtesse sentit son indignation se soulever contre l'incorrigible vicomte qui mettait le comble à son mécontentement par une folie pire que les précédentes en la privant d'une fille qu'elle considérait comme la sienne et qui tenait si bien auprès d'elle la place de celle qu'elle avait perdue.

Son affection pour Marie-Madeleine redoubla, mais comment la retrouver dans ce Paris si grand et si peuplé?

Par quel moyen lui faire savoir à quel point elle était regrettée!

La pauvre dame n'avait dans son château que des serviteurs ou des amis aussi étrangers qu'elle aux affaires.

Elle écrivit à ceux qu'elle conservait un faubourg Saint-Germain et ils se mirent en mouvement avec lenteur.

Le Parisien est sceptique. La fuge de cette jeune fille de vingt ans qui délaissait la pauvre comtesse n'amenait qu'un sourire sur les lèvres des douairières ou des vieux marcheurs de son monde à qui elle confiait ses chagrins en essayant de les intéresser à sa cause.

On lui répondit par des promesses et on obéit de les tenir.